

TRANSCRIPTION INTÉGRALE D'INTERVIEW

Source : Qobuz.com

Intervenants : Le Journaliste / Maurice Xiberras (Directeur Général)

Contexte : Marseille, Capitale Européenne de la Culture

JOURNALISTE [00:00:06]

Bonjour Maurice Xiberras.

MAURICE XIBERRAS [00:00:08]

Bonjour.

JOURNALISTE [00:00:09]

Nous sommes juste à côté de chez vous, en fait, puisque nous sommes à la salle Musicatreize. Mais chez vous, c'est l'Opéra de Marseille, l'opéra municipal de Marseille — pas national, on parlera d'ailleurs de cette spécificité. Vous êtes à la direction de cette maison depuis la saison 2009, mais vous étiez déjà plus ou moins dans la maison depuis le début des années 2000, je crois ?

MAURICE XIBERRAS [00:00:28]

C'est cela. Je suis arrivé fin 2001 dans les bagages de Renée Auphan, qui était alors directrice générale.

JOURNALISTE [00:00:33]

Vos premiers émois lyriques d'enfant, vous les avez eus dans cette maison ?

MAURICE XIBERRAS [00:00:39]

Tout à fait. J'ai usé mes fonds de culotte à l'amphithéâtre de cette maison à partir de l'âge de 7 ans. Je tairai l'année quand même, mais ça remonte à quelques années. C'est grâce à cet Opéra de Marseille que j'ai vraiment aimé l'opéra, que j'ai découvert les voix et que je me suis fait une culture musicale et lyrique. Ensuite, j'ai commencé à me mouvoir vers d'autres champs, d'autres frontières : je suis allé vers le piano, l'harmonie, le contrepoint et le conservatoire, mais tout a commencé grâce à l'opéra.

JOURNALISTE [00:01:10]

Quels sont justement vos premiers souvenirs très forts de petit-enfant dans cette illustre maison ?

MAURICE XIBERRAS [00:01:16]

J'ai un souvenir très précis d'une représentation des "Pêcheurs de perles" mise en scène par Reinhart Teichmann, un metteur en scène allemand qui était en résidence à l'Opéra de Marseille. À l'époque, il y avait des metteurs en scène résidents et une troupe. C'était très moderne pour l'époque, mais cela ne convenait absolument pas au public marseillais, qui est un public assez traditionaliste. Il y a eu une bronca monumentale. Dans la salle, ça hurlait : « Teichmann au poteau ! Teichmann bourreau ! À mort, à mort, à mort ! » C'était tel que les chanteurs ont été obligés de s'arrêter de chanter et de s'excuser auprès du public, puis on a baissé le rideau. C'est mon tout premier grand souvenir marseillais. Mon deuxième souvenir, c'est une soirée de ballet chorégraphiée par Joseph Lazzini, qui était maître de ballet. C'était quelqu'un de génial, un peu fou, mais un fou génial qui se servait de sa folie pour créer. Il est mort dernièrement, mais c'est lui le véritable fondateur du ballet national de Marseille, bien avant Roland Petit. C'est lui qui a eu l'idée de faire une grande compagnie de ballet, c'était quelqu'un d'exceptionnel. Mon troisième souvenir, c'est la "Carmen" mise en scène par Louis Ducreux, dans des décors de Bernard Buffet. Alors là, le virus s'est définitivement installé. J'avais une odeur bien précise dans le nez, l'odeur propre à cet opéra : un mélange de poudre et de poussière. Dès que le rideau s'ouvrait, cette odeur me venait. Bon, aujourd'hui, on a nettoyé, on a fait le ménage, on ne la retrouve plus.

JOURNALISTE [00:02:46]

Comment se sent-on quand, après avoir vécu le début de cette histoire d'amour avec l'opéra, on se retrouve finalement à la direction de cette même maison ? C'est un sentiment incroyable, étrange et fascinant ?

MAURICE XIBERRAS [00:02:57]

Fascinant, oui. Parce que j'ai vraiment connu l'Opéra de Marseille des deux côtés, de la salle comme de la scène. Je pourrais vous dire de mémoire qui a remplacé la cantatrice Lusine dans "La Périhole", qui a chanté tel jour à telle heure... L'Opéra de Marseille, c'était ma maison en tant que public. On a un public très populaire et viscéralement attaché à cette institution ancrée dans la ville. J'ai ce souvenir de la salle, mais j'ai aussi le souvenir de la scène, car j'ai eu une carrière de chanteur et j'ai chanté dans cet opéra. Et puis, je connais toute la « famille » de l'opéra. Il y a une ambiance humaine ici que tous les artistes de passage soulignent et qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Quand j'ai poussé la porte et que Renée Auphan m'a proposé de travailler à la direction générale, c'était un bonheur immense, doublé d'un grand sentiment de responsabilité. Pour moi, l'Opéra de Marseille était ma capitale lyrique, et je me demandais si j'allais être à la hauteur. J'avais énormément de peur, car je connaissais la férocité potentielle du public et je savais que ceux qui travaillent dans la maison ne sont pas des tendres : ce sont des Marseillais.

JOURNALISTE [00:04:26]

Ce public est en effet très particulier. Au-delà des anecdotes, en matière de répertoire, c'est un public très attaché à l'Italie, au bel canto et à des thématiques précises ?

MAURICE XIBERRAS [00:04:40]

C'est un public traditionnel, de grand répertoire, qui aime les grandes et belles voix. Ils étaient historiquement assez éloignés du répertoire baroque. Pour vous donner un exemple, lorsque Louis Ducreux était directeur, il avait osé programmer "Don Giovanni" de Mozart. Il y avait eu des manifestations dans la salle, les spectateurs avaient sorti des banderoles disant : « Nous voulons de l'opéra ! » Pour eux, Mozart, ce n'était pas de l'opéra parce qu'on ne poussait pas la voix de la même manière. Cela a changé. Avec Renée Auphan, nous avons programmé "Didon et Énée" de Purcell. On a fait quatre représentations dans notre salle de 1 800 places et on a refusé du monde. On a réessayé plus tard avec "Jules César" d'Haendel, et rebelote, ça a très bien marché. La seule difficulté technique que nous avons avec le baroque, c'est que notre orchestre permanent joue sur des instruments modernes, ce qui pose parfois un problème aux yeux des puristes, mais le goût du public a indéniablement évolué. On peut désormais leur présenter des ouvrages méconnus du XXe siècle ou des créations. Il faut simplement doser et ne pas faire une saison entière avec du Alban Berg ou du Schönberg.

JOURNALISTE [00:06:06]

Quand vous êtes arrivé aux commandes pour la saison 2009, aviez-vous une feuille de route ou une politique éditoriale précise en tête ?

MAURICE XIBERRAS [00:06:17]

J'ai eu la chance extrême, dès mon arrivée en 2001, d'être immédiatement associé par Renée Auphan à la programmation lyrique et symphonique. Quand j'ai pris les rênes en 2009, la transition s'est faite en douceur. On ne change pas une recette qui gagne : j'ai continué à présenter sept ou huit ouvrages par an, en cherchant un juste équilibre entre les incontournables du répertoire français et italien, et des redécouvertes ou des créations. Notre socle d'abonnés est très important, ce qui nous permet d'oser des titres plus rares. Par exemple, j'ai été très surpris lorsque nous avons monté "Wozzeck" d'Alban Berg. À l'époque du directeur historique Jacques Karpo, "Wozzeck" faisait 400 places vendues par soir. Nous, nous avons fait une moyenne de 1 400 places. Il y a donc un vrai renouvellement. Ma touche personnelle par rapport à Renée Auphan, c'est que j'ai voulu fidéliser certains grands artistes comme Roberto Alagna, Béatrice Uria-Monzon ou Patrizia Ciofi. J'aime partir à l'aventure avec eux, établir une relation de confiance et leur proposer de venir faire leurs prises de rôles ici, à Marseille, parce qu'ils s'y sentent bien.

JOURNALISTE [00:08:23]

Quels sont les directeurs d'opéra passés qui vous ont marqué ou inspiré ?

MAURICE XIBERRAS [00:08:32]

À Marseille, mes deux modèles incontournables sont Louis Ducreux et Jacques Karpo. Louis Ducreux venait du théâtre, c'était un comédien et metteur en scène qui a su bousculer les limites du répertoire marseillais. Jacques Karpo, pendant vingt ans, a fait venir les plus grands chanteurs du monde grâce à ses amitiés lyriques. Des stars internationales sont venues faire des prises de rôles mémorables ici : Leonie Rysanek, Régine Crespin, Montserrat Caballé, Leo Nucci, José van Dam... La liste est longue. En dehors de Marseille, je citerais Jacques Rouché, directeur emblématique de l'Opéra de Paris pendant 40 ans, qui avait la particularité de financer sur ses propres deniers le nec plus ultra des productions. Ou encore Raoul Gunsbourg à Monte-Carlo. C'est une vision tournée vers le passé, c'est vrai, mais il faut s'appuyer sur ces fondamentaux pour construire l'avenir.

JOURNALISTE [00:10:08]

Venons-en à cette grande spécificité : l'Opéra de Marseille est un opéra municipal et non national. Comment s'explique ce fonctionnement et quels en sont les impacts ?

MAURICE XIBERRAS [00:10:14]

C'est un héritage historique. L'opéra a fonctionné sous le système de la concession privée jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. C'était très chaotique, des directeurs arrivaient avec leurs propres fonds et faisaient banqueroute au bout de trois ou quatre mois si le public n'était pas au rendez-vous. Pour pérenniser le lieu, la Ville de Marseille a décidé de le reprendre en régie municipale directe avec une subvention annuelle et un cahier des charges. À l'époque de Gaston Defferre, lorsque l'État a commencé à créer des orchestres régionaux et nationaux, Marseille aurait pu prendre ce virage. Mais Gaston Defferre a toujours refusé, considérant que l'Opéra de Marseille appartenu aux Marseillais et que l'État n'avait pas à s'immiscer là-dedans ; il voulait garder la main dessus. Aujourd'hui, il est un peu tard pour changer de statut, car l'État est plutôt dans une logique de désengagement financier que de soutien à de nouvelles aventures. Devenir un opéra national exigerait que l'État mette beaucoup d'argent sur la table, et nous en sommes loin.

JOURNALISTE [00:11:44]

Comment l'institution vit-elle la crise actuelle sur le plan des abonnements et du remplissage ?

MAURICE XIBERRAS [00:11:51]

Nous n'avons pas de problème de remplissage, pour plusieurs raisons. D'abord, il y a cet attachement viscéral des Marseillais. Ensuite, notre maire Jean-Claude Gaudin tient absolument à ce que l'opéra reste populaire. Le prix des places est extrêmement abordable, c'est l'un des opéras les moins chers de France. Par exemple, lorsque Juan Diego Flórez est venu faire un récital chez nous, le prix maximum de la place était à 30 euros, alors qu'il

donnait le même récital deux jours avant dans une autre salle pour 250 euros. Notre jauge de 1 800 places aide beaucoup. De plus, comme les recettes retournent directement au budget général de la Ville et que je n'ai pas de budget annexe à équilibrer par les billets, nous pouvons maintenir ces tarifs praticables pour le plus grand nombre. Avec la crise, notre nombre d'abonnés a même augmenté. En revanche, la location au coup par coup se fait beaucoup plus tardivement. Les gens se décident au dernier moment au guichet. Le public se rue en priorité sur le lyrique, où l'on refuse du monde, tandis que la musique symphonique subit une baisse de la demande.

JOURNALISTE [00:13:13]

Qu'en est-il du renouvellement des générations ?

MAURICE XIBERRAS [00:13:29]

Il faut impérativement penser au public de demain. Nous avons un volet pédagogique très dense. Nous faisons venir les enfants des écoles communales, des collèges, des lycées et des universités. Notre orchestre se déplace directement dans les lycées. Pour le lyrique, le public commence globalement à venir de lui-même à partir de 30 ans. En revanche, pour les concerts symphoniques, le public est nettement plus jeune, avec une moyenne d'âge située entre 15 et 20 ans, probablement parce que beaucoup d'entre eux étudient un instrument au conservatoire ou en école de musique.

JOURNALISTE [00:14:20]

Votre direction s'applique également à l'Orchestre ?

MAURICE XIBERRAS [00:14:25]

Oui, l'Orchestre Philharmonique de Marseille fait partie intégrante de l'Opéra municipal. Ce n'est pas comme à Avignon, Toulouse ou Cannes où un orchestre régional effectue des prestations de service pour l'opéra. J'ai cette double ou triple casquette au sein de la régie. Heureusement, nous avons un nouveau directeur musical très attendu, Lawrence Foster, qui a pris ses fonctions cette année. Il s'occupe du travail intrinsèque des pupitres et des différentes familles de l'orchestre. C'est un soutien humain et psychologique majeur pour moi. En matière symphonique, notre ligne éditoriale reste prudente. Si on aligne dans un programme du Varèse, du Stockhausen et du Xenakis, on joue devant une salle vide. Il faut toujours accompagner une œuvre contemporaine ou une commande par des "tubes" du répertoire pour attirer le chaland, tout en invitant de grands chefs et de grands solistes instrumentaux (pianistes, violonistes, violoncellistes) pour équilibrer la saison.

JOURNALISTE [00:16:18]

Quel regard portez-vous sur l'évolution globale de la vie musicale à Marseille, avec notamment l'ouverture de nouveaux lieux comme la salle Musicatreize ?

MAURICE XIBERRAS [00:16:41]

Le développement est extraordinaire. Auparavant, il y avait à peine un concert par mois dans la ville et c'était difficile. Aujourd'hui, l'offre a été multipliée par dix, certains soirs vous avez le choix entre dix concerts différents. Le seul bémol, qui est en train de bouger grâce à l'élan de Marseille Capitale Européenne de la Culture, c'est que les structures ont tendance à travailler de manière très cloisonnée, chacun défendant son pré carré par atavisme. Jeter des ponts reste difficile. Cette année, j'ai initié des collaborations avec le MuCEM, nous discutons avec le Théâtre de La Criée, et nous envisageons de travailler avec Musicatreize pour la saison prochaine. Je reste de nature très optimiste.

JOURNALISTE [00:18:11]

Quels sont les grands temps forts de cette saison ?

MAURICE XIBERRAS [00:18:25]

Le sommet de la saison, ce sera "Les Troyens" d'Hector Berlioz, avec la grande prise de rôle de Roberto Alagna en Énée, et Béatrice Uria-Monzon qui chantera pour la toute première fois de sa carrière les deux rôles de Didon et de Cassandre dans la même soirée. Il y aura aussi la création à Marseille de "Cléopâtre" de Jules Massenet qui n'y a jamais été joué, Vladimir Galouzine dans "Otello", une nouvelle production de "L'Italienne à Alger", ainsi que la venue de Natalie Dessay avec Michel Legrand. Nous avons aussi passé commande d'une œuvre à Richard Galliano pour notre tuba solo et l'orchestre. Notre orchestre a connu un grand renouvellement de ses pupitres de cuivres et d'harmonie. Un sang neuf est arrivé, des jeunes d'une technicité extraordinaire qui sont de véritables solistes. J'essaie de leur donner la parole et de les programmer en solistes lors de nos concerts symphoniques ou hors les murs. S'ajoutent à cela nos festivals de musique sacrée et de musique baroque.

JOURNALISTE [00:19:41]

Et concernant les projets plus lointains ?

MAURICE XIBERRAS [00:19:51]

Pour la saison prochaine, c'est officiel, j'ai passé commande d'un opéra à Jean-Claude Petit, grand compositeur de musiques de films ("Le Hussard sur le toit", "Cyrano de Bergerac", "Jean de Florette", "Manon des Sources"). Il écrit un opéra inspiré de "Colomba" de Prosper Mérimée. Claire Gibault dirigera cette création mondiale, avec une distribution magnifique : Béatrice Uria-Monzon dans le rôle-titre, Jean-Philippe Lafont et Stanislas de Barbeyrac. À long terme, j'aimerais développer la décentralisation culturelle en m'appuyant sur le CNIPAL (Centre National d'Insertion Professionnelle des Artistes Lyriques). Cela nous permettrait d'emmener des formes lyriques mais légères dans tout le département et la région pour toucher un nouveau public tout en formant la jeune génération. J'aimerais aussi disposer d'une salle plus petite, car la grande salle de l'opéra est trop immense pour le répertoire

baroque, l'opéra-comique ou l'opérette, qui exigent plus de proximité avec le public.

JOURNALISTE [00:22:28]

Un mot sur les travaux du bâtiment ? La façade a été rénovée, qu'en est-il de la suite ?

MAURICE XIBERRAS [00:22:42]

La prochaine tranche a été votée en conseil municipal : c'est la réfection complète de la toiture, qui en a bien besoin car il pleut à certains endroits. Comme une partie du toit est classée, les études ont été longues, mais c'est acté. Les travaux débiteront sans interrompre l'activité de la maison. Ensuite, le grand projet architectural consisterait à refaire entièrement la salle, la technique et les cintres. Cela impliquera de trouver un lieu de repli pour faire trois ou quatre saisons hors les murs, ce qui est une lourde affaire, et de réunir le budget. Selon que l'on décide de surélever l'opéra ou simplement de le restaurer, l'enveloppe oscille entre 35 et 50 millions d'euros.

JOURNALISTE [00:23:43]

Lorsque vous voyagez en dehors de Marseille, visitez-vous d'autres opéras ?

MAURICE XIBERRAS [00:23:52]

Oui, beaucoup en Europe, à la fois pour repérer des productions susceptibles d'être accueillies à Marseille, pour découvrir de nouvelles voix et pour monter des coproductions avec des collègues directeurs. J'adore tout particulièrement le Liceu de Barcelone. Nous avons des projets de coproduction, mais nos dimensions de plateaux sont malheureusement trop incompatibles, la scène de Marseille étant beaucoup plus petite que celle du Liceu. Nous collaborons en revanche beaucoup avec l'Opéra de Lausanne, l'Opéra Bastille, et d'autres projets se profilent.

JOURNALISTE [00:24:41]

Merci beaucoup Maurice Xiberras.

MAURICE XIBERRAS [00:24:46]

Merci à vous.